

trouver réunies la perfection des formes et la patiente immobilité de pose, cette vertu du modèle !

Maida pourtant n'échappa point au pinceau de M. Landseer : la vieillesse lui commandait alors la patience, ce qu'on reconnaît au tableau de cet artiste estimé.

En sortant du château de Walter Scott, on est heureux de trouver, à la porte, les bois qu'il a plantés et de pouvoir se recueillir, par les sentiers déserts, sur les pittoresques bords de la Tweed : après l'impression, la réflexion.

Et il se présente tout d'abord cette pensée affligeante que les prodigalités d'Abbotsford jointes au désastre d'une faillite, et probablement aussi à une administration peu tempérante, ajoutèrent aux embarras financiers qui attristèrent les dernières années du grand écrivain. Il se vit un moment chargé d'une dette de près de *trois millions* ! Et il ne désespéra point. Et il se mit, tête et cœur, à l'œuvre avec sa probité de débiteur et d'écrivain. Et il tira bien des volumes sur les libraires. Et enfin la dette fut réduite de plus de moitié bien avant sa mort. Quelle plume que celle qui peut payer de telles sommes ! Rien, en définitive, n'est resté en souffrance ; tout a été régularisé par voie d'offrande volontaire, intervention honorable mais tardive.

Walter Scott est un de ces heureux génies devant lesquels les plus illustres contemporains semblent se ranger : Wordsworth, Coleridge et Southey prirent des routes différentes comme pour lui laisser sa place à part dans les lettres : Byron lui rendit le service de le ramener à la prose, sa véritable voie ; enfin Pitt et Fox s'accordèrent une fois pour le protéger !

Ce fut à Abbotsford, le vingt septembre 1832, qu'expira le plus grand romancier du siècle, laissant après lui le nom le plus populaire de la littérature contemporaine. A sa mort, dit un de nos écrivains qui a habité longtemps l'Angleterre,